

Les groupes sociaux et leurs valeurs

Un cours de Denis la Mache
Cours de Denis la Mache
Docteur de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales
Chercheur associé au LADYSS-CNRS

De la difficulté à définir sociologiquement la notion de groupe

Le terme de « groupe », en sociologie, revêt des sens extrêmement différents. Il peut, en effet, s'appliquer à des ensembles très hétérogènes par leur taille, leur durée, leur degré de connaissance et d'organisation...

Le caractère commun aux divers usages du terme et qu'il désigne plus d'un individu. Avouons que ce n'est guère suffisant pour définir un concept. En fait, pour explorer le champ sémantique du mot groupe et de son usage en sociologie, il est possible de passer par une série d'oppositions. La première d'entre elles distingue les groupes *primaires* des groupes secondaires. Le groupe primaire a été défini par Charles Cooley comme « une association relativement permanente et non spécialisée d'un nombre restreint d'individus unis par des relations directes et assez intimes ». La famille apparaît comme l'exemple type de groupe primaire. Il est possible également d'y inclure le groupe de travail, de voisinage ou la bande de camarades d'école. Charles Cooley ne fournissait aucune précision sur le groupe secondaire que l'on caractérise généralement, par contraste, comme un groupement plus nombreux, relativement spécialisé de personnes ayant des relations indirectes.

Une autre distinction importante oppose le groupe *nominal* au groupe *réel*. Le groupe nominal peut être défini comme une simple catégorie de personne ayant une caractéristique commune (citons comme exemple l'âge, le niveau de revenu...). Le groupe réel, quant à lui, est organisé, conscient de ses intérêts communs (citons comme exemple le syndicat ou un groupe de pression). Entre ces deux extrêmes, il existe toute une gamme de groupes virtuels ou plus organisés.

Une autre opposition est celle qui existe entre un *groupe de références* et un *groupe d'appartenance*. On appelle groupe de référence le groupe dont les attitudes, les comportements, les croyances ou les valeurs sont adoptés comme critère par un individu lorsque celui-ci définit une situation, l'évalue, ou décide d'agir. Il existe des groupes de références auxquels l'individu a appartenu ou appartient encore. Ainsi, sa famille, ses camarades, ses amis peuvent apparaître comme des groupes d'appartenances qui sont, en même temps, les groupes de référence. Le groupe de référence peut parfois être différent du groupe d'appartenance. La littérature (sociologique ou non) regorge d'exemple de ce type. C'est, par exemple, le cas du bourgeois qui adopte le style de vie de l'aristocratie. Cette opposition autour du terme de groupe est fort utile pour analyser les contradictions vécues notamment par les individus qui font l'expérience d'une mobilité sociale et sont tiraillés entre les attentes du groupe auquel ils aspirent à appartenir et celle du groupe qu'ils sont en train de quitter, mais avec lequel il continue d'avoir des attaches affectives et de loyauté.

Les groupes sociaux : des constructions objectivées

Luc Boltanski développe une approche constructiviste des groupes sociaux. Il puise notamment des éléments dans la sociologie de Pierre Bourdieu avec qui il travaille, mais en les inscrivant de plus en plus radicalement dans un cadre constructiviste. Ses emprunts à Pierre Bourdieu concernent à la fois la réflexion sur les luttes de classements sociaux, c'est-à-dire les luttes symboliques autour de la définition des classes, de leurs frontières, de leurs positions respectives les unes par rapport aux autres et de la place qu'occupent les différents individus dans la société française contemporaine que la compréhension des mécanismes de représentation politiques.

L'approche proposée par Luc Boltanski (notamment dans son ouvrage *Les cadres, la formation d'un groupe social*) s'écarte des problématiques classiques des groupes sociaux. Celles-ci partent, en général, de l'évidence de l'existence du groupe comme une chose bien délimitée est enracinée dans l'économie. Luc Boltanski s'efforce de s'émanciper de ce substantialisme. Il ne prend pas comme une donnée de fait, l'existence d'un groupe qui se donne avoir comme tel dans les discours et les institutions.

Il s'agit plutôt, pour lui, de prendre en compte « les difficultés quasi insurmontables auxquelles se heurtent le travail de définition, l'établissement de critères objectifs ». Il s'agit donc d'appréhender autrement que sur un mode objectiviste la réalité de ce groupe. Il a, pour cela, recours à l'histoire. Celle-ci va lui permettre de *de-naturaliser* l'existence du groupe qui nous paraît si naturel et d'appréhender le processus socio-historique de sa naturalisation. Cela lui permet de sortir du cercle ou s'enferment les débats sans fin et sans solution sur la position de classe. Il faut, dit-il, commencer par renoncer à donner une définition préalable du groupe et prendre pour objet la conjoncture historique dans laquelle le groupe s'est formé en groupe explicite doté d'un nom, d'une organisation, de porte-parole, de système de représentation et de valeurs qui lui sont propres. Il faut s'interroger sur le travail de regroupement d'inclusions et d'exclusions en analysant le travail social de définitions et de délimitation qui a accompagné la formation du groupe et qui a contribué à le faire être sur le mode du « cela va de soi ». Dans le sens défini par Luc Boltanski on n'a donc pas affaire à des groupes objectifs, mais à des groupes objectivés.

Les travaux de catégorisation en question

Dans les années 80, Alain Desrosières et Laurent Thévenot ont développé des recherches sur le travail de catégorisation sociale à l'œuvre dans les statistiques. L'ensemble de ces travaux a été synthétisé dans un livre intitulé *Les catégories socioprofessionnelles*. Un des points forts de ces travaux est d'avoir montré comment le problème de la catégorisation sociale permet d'établir des passages entre trois sens de la notion de représentation.

- **Le premier sens** : une représentation scientifique et technique au sens de la représentativité statistique (Les catégories socioprofessionnelles...).
- **Le deuxième sens** : une représentation politique (celle des partenaires sociaux représentant à une table de négociations divers groupes professionnels donc ils sont mandataires...)
- **Le troisième sens** : une représentation cognitive (une image mentale qui sert aussi quotidiennement à chacun d'entre nous pour s'identifier et identifier les personnes avec lesquelles ils sont en relation)

Ces trois sens renvoient à trois opérations différentes qui ont tout en commun de mettre en équivalence des personnes qui deviennent alors commensurables, c'est-à-dire mesurables dans un même espace identifiable avec des notions communes.

L'analyse de l'élaboration et des usages des catégories statistiques met ainsi en évidence les relations entre le travail social et politique de construction d'une identité collective, la mise en équivalence des personnes qui établit la nomenclature et les images mentales de cette catégorie.

L'approche génétique des groupes sociaux

L'approche génétique des groupes sociaux a connu un certain essor en France à partir des années 1980 dans le prolongement des travaux de Luc Boltanski, Alain Desrosières et Laurent Thévenot. À partir de 1990, une revue scientifique pluridisciplinaire *Genèse : sciences sociales et Histoire* lui était consacrée. Cette lignée de recherche tient compte d'une remarque de Karl Marx dans son analyse du fétichisme de la marchandise. Selon lui, la réflexion sur les formes de la vie sociale et, par conséquent leur analyse scientifique, suit une route complètement opposée au mouvement réel : elle commence après coup avec des données déjà toutes établies, avec les résultats du développement. Pour ne pas prendre ses résultats comme des choses naturelles, l'approche génétique va alors tenter d'éclairer le processus de leur développement.

On se bornera à signaler rapidement quelques-uns des travaux les plus marquants relevant de cette orientation théorique. L'historien Gérard Noiriel a proposé une synthèse critique de multiples travaux historiques, sociologiques ou économiques sur la classe ouvrière en France dans une optique constructiviste et génétique. L'économiste Robert Sallais a étudié l'émergence et l'institutionnalisation de la catégorie de chômage. Le sociologue Christian Topalov a prolongé cette investigation.

La démarche génétique a ainsi contribué à renouveler les sciences sociales dans leur ensemble en permettant des passages transdisciplinaires, mais elle présente aussi des limites. Un double danger la menace notamment : premièrement la quête infinie des origines en remontant toujours plus loin dans le passé, deuxièmement, l'enfermement de l'analyse des pratiques sociales dans le passé en oubliant le travail du présent comme l'ouverture sur l'avenir.

Les valeurs : éléments structurants des groupes sociaux

Il est difficile d'aborder la question des groupes sociaux sans aborder celle de l'existence d'un système de valeurs propres partagées par ces membres qui rassemblent ces derniers et les distinguent des autres. Les valeurs peuvent être entendues comme l'expression de principes généraux, d'orientations fondamentales, de préférences et de croyances collectives.

Dans toute société, la détermination des objectifs s'effectue à partir d'une représentation du désirable et se manifeste dans des idéaux collectifs. Ces valeurs qui, systématiquement ordonnées, s'organisent en une vision du monde apparaissent souvent comme un donné irréductible, un noyau stable, un ensemble de variables indépendantes.

On a entrepris de comparer les systèmes qui les intègrent dans les différentes aires culturelles. Talcott Parsons (1951) a ainsi distingué quatre modèles d'organisation sociale, caractérisés chacun par la prépondérance de certains types de valeurs. La société américaine, par exemple, privilégie moins les valeurs associées au maintien des modèles culturels que celles qui sont liées à l'accomplissement (*achievement*). Plus empiriquement, Florence Kluckhohn et Fred Strodtbeck ont, de leur côté, proposé de distribuer les systèmes de valeurs au moyen de critères généraux de différenciation comme le rapport au temps, à la nature...

À leur suite, on pourra retenir ici la spécification des valeurs en *dominantes* (celles qui dominent dans le groupe et recueillent le plus large consensus), *déviantes* (celles qui s'érigent en contestations des premières) et *variantes* (celles qui constituent une évolution des premières). S'agissant des valeurs dominantes, elles ont été successivement (dans l'Occident médiéval, moderne et contemporain) religieuses, politiques et économiques. Il a donc appartenu à l'Église, puis à l'État, enfin à l'entreprise, de les prendre en charge, de les contrôler, de les imposer.

Nécessairement combinées, elles tirent finalement leur efficacité d'une tradition dont elles sont

solidaires. Cette dernière leur confère une puissance qui emporte la conviction, suscite l'adhésion et assure l'intégration. Il serait faux d'exagérer le rôle des valeurs dans la réalisation de la cohésion sociale : elles rassemblent, certes, mais elles séparent aussi le groupe. Enfin, la sensibilité à ce qu'elles représentent n'est pas identique dans l'ensemble du corps social. Les intellectuels, notamment, se caractérisent à leur endroit par une attention plus grande, particulièrement vigilante en certaines occasions.

Toutefois, parmi les grandes sociologies classiques, celle de M. Weber accorde une importance très importante aux valeurs, aussi bien dans la constitution d'une organisation économique et sociale que dans l'évolution sociale et politique. Quelques sociologues, aujourd'hui (François Bourricaud et F. Chazel, en particulier) ont relevé un déplacement de l'intérêt de ce qui est valorisé au double processus d'évaluation et de valorisation. La notion de conflit de valeurs prend dans cette perspective un relief nouveau ; c'est ce dont témoigne par exemple l'analyse, par D. Bell (1976), des contradictions culturelles du capitalisme.